

ON DIT QUE LA NUIT TOMBE.
ELLE MONTE ICI, C'EST LA TERRE
QUI L'EXHALE APRÈS L'AVOIR
BLACKOUT RETENUE
DES HEURES DURANT. LA NUIT SE
GABRIEL HENRY
REPAND COMME UNE MARÉE MON-
TANTE, UNE CRUE D'OMBRE QUI
AVALE COULEURS, ÉPAISSEURS ET
RELIEFS, QUI RECOUVRE PEU À
PEU LE MONDE VISIBLE TANDIS



PREMIER

ROMAN

les éditions du Panseur

GABRIEL HENRY

BLACKOUT



les éditions du Panseur

#16

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2023

DÉPOT LÉGAL : OCTOBRE 2023

ISBN : 978-2-490834-16-7

www.lepanseur.com

À Cosmos et Poema
À leur maman

CHAPITRE 1

C'est au bout du jardin. Au bord du monde. Il n'y a pas de lumière. Pas d'eau courante non plus. Ici, l'eau ne file pas sagement dans des tubes ni ne répond à aucun robinet. Elle est rare, précieuse et pure, elle serpente sur la terre ou dort en dessous, au fond des puits, et cache peut-être un Léviathan.

Il est allé pisser.

À vingt, trente mètres, la maison est noyée dans une encre épaisse. Alors qu'il referme derrière lui la lourde porte du cabanon, il perçoit une sorte de halètement. Il se fige, dresse l'oreille. Le son lui semble venir d'un côté, puis d'un autre. Quelque chose se déplace furtivement, juste là, tout près.

Quand on s'aventure dehors à la nuit tombée, on s'avance sous le glacis d'un ciel tendu d'étoiles à la fois très lointain et très intime, paysage le plus inchangé de ce monde ; continent libre à jamais, sans frontières, sans édifices, sans œuvres, sans boulons ni épiluchures ; aucune étrave, aucun soc n'a altéré son visage. En traversant le jardin quelques instants plus tôt, Ulysse avait eu le sentiment de remonter le

pont d'un navire ancien, de la poupe à la proue, et le plancher sommaire de la petite cabane avait produit les craquements idoinés. Passage d'un sourire sur ses lèvres.

Sur le pas de la porte, il scrute vainement l'obscurité. Sans vraiment s'en rendre compte, dans un geste un peu dérisoire, il étend ses deux bras sur le noir et le vide. Et soudain, le souffle prend forme, lui coupant le sien : la chienne.

Son pelage prolonge les ténèbres. Elle est de la même race que tous les chiens d'ici, grands, robustes, avec on ne sait quoi de fier et menaçant dans leur manière de déambuler lorsqu'ils se retrouvent en meute, soulevant sur leur passage un petit nuage de poussière. Ils vont et viennent, font l'effet d'une bande de mecs désœuvrés cherchant l'embrouille au gré de leur dérive. La plupart sont bergers ou bien gardent terrains et maisons, mais toujours en lisière du monde des bipèdes, proches de glisser de l'autre côté, vers le loup qui dort au fond de chacun d'eux, finissant parfois par attaquer les troupeaux sur lesquels ils avaient veillé dans une autre vie. En témoignent les crânes oblongs, les mâchoires dentelées, les ossements que l'on découvre à la fonte des neiges ou plus tard entrelacés dans les herbes mi-hautes de la prairie, à quelques encablures du village.

La chienne ne bouge plus. Ulysse voit luire ses yeux, mais ne sait quoi lire dans ce feu. Puis elle bondit de côté et s'évanouit de nouveau dans l'ombre. Il l'entend passer tout près. Elle est prise dans une

espèce de course folle à travers le jardin, joie débordante d'une bête parvenue à se libérer une fois encore, comme par magie, de la chaîne qui la tient à l'écart du monde. Ainsi, la chienne déserte sa petite cahute de métal, elle s'envole, portée par le vent complice, elle aspire tout l'air de la nuit et fait éclater ces flammes que ses yeux contiennent. Son territoire n'est plus cette terre battue et rebattue de trois bonds sur quatre tout autour de sa niche. Elle passe l'enceinte du jardin, va de l'autre côté.

L'autre côté, aux heures éteintes, appartient aux maraudeurs griffus, aux ailés de minuit, aux frères de loups et autres chats efflanqués dont le poil n'a jamais été brillant ni soyeux.

Cette nuit est de celles où plus rien n'entrave le cou de la chienne. Et pourtant, elle est là qui frôle Ulysse. Le jeune homme comprend qu'elle revient de ce *là-bas* mystérieux. Elle est repassée sous le portail, a raclé la terre crue avec son ventre, ses mamelles, rampant vers ses maîtres, retournant à sa chaîne.

Comme elle le frôle une fois de plus, Ulysse l'appelle, tend la main et s'accroupit pour se mettre à sa hauteur. La chienne s'arrête. Elle hésite, puis s'avance, assez près pour que l'homme puisse la toucher. Il voit. Les poils arrachés près de l'œil droit, sur le dessus du crâne ; au bout du museau, le sang d'un noir plus profond que celui de la nuit aux endroits où la chair bée. Il a un mouvement de recul, en même temps qu'un frisson envenime son corps de la tête aux pieds.

Il a mal pour elle.

Les crocs marquent à tout jamais. Ils impriment des signes qui échappent aux hommes.

Ulysse tente de calmer la chienne. Gestes lents, esquisses de caresses, voix feutrée. L'animal tremble, peut-être de peur, peut-être du goût et de l'odeur du sang, peut-être d'excitation, toujours habité par le rythme de la lutte.

Le jeune homme plonge tête la première dans l'obscurité, il court vers la petite citerne, soulève le capot, remplit un bol en plastique abandonné là, retourne vers la chienne, la fait boire, puis tente de laver ses plaies. Elle le regarde, craintive, tandis que d'une main il essaye de la maintenir immobile, une main caressante et ferme, absurde d'être les deux à la fois. De son autre main, il approche le filet d'eau glacée vers sa gueule écorchée. Elle gémit, se secoue, mais ne mord pas. Elle s'incline sans haine, se soumet pendant que le liquide coule sur les morsures, investit les entailles, la pique, la brûle.

Dans l'œil de l'animal, Ulysse lit la servilité installée d'un esclave résigné, une peur sans âge, quelque chose qui lui paraît odieux, qui lui fait honte. Il lâche le bol et desserre son emprise. La chienne s'écarte puis se tord sur elle-même, s'efforçant de frotter contre l'herbe rase ces plaies qu'elle ne peut lécher. Quand brusquement, elle se redresse et bondit dans la nuit, aussitôt avalée par l'ombre et le silence.